Présentation du pays

Généralités

Inde – Indicateurs statistiques (L’Etat du monde 1997, éd. La Découverte)

Superficie : 3287590 km² (6 fois la France)  
Langue : anglais (langue véhiculaire), et 15 langues officielles (assamais, bengali, gujarati, hindi, kannada, cachemiri, malayalam, marathi, oriya, pendjabi, sanscrit, sindhi, tamoul, telugu et ourdou); on compte entre 3000 et 5000 autres langues et dialectes.  
Capitale : New Delhi  
Monnaie : roupie (1 roupie = 0,15 F au 31.03.96)  
Nature de l’État : république fédérale (25 États, 6 territoires de l’Union indienne)  
Nature du régime : démocratie parlementaire  
Chef de l’État : Shankar Dayal Sharma depuis le 16.07.92  
Chef du gouvernement : H. D. Deve Gowda, depuis le 28.05.96

Démographie

Population : 953 millions d’habitants (chiffres de 1996, dernier recensement en 1991)  
Densité : 284,6 habitants au km² (1995)  
Taux de croissance annuelle de la population : 1,9% (1990-1995)  
Taux de fécondité : 3,7 enfants par femme (1990-1995)  
Mortalité infantile : 82 % (1990-1995)  
Espérance de vie : 60 ans (1990-1995)  
Population urbaine : 26,8% de la population totale (1995)  
Enfants de moins de 15 ans : 35% de la population (1994)  
Personnes de 65 ans et plus : 5% de la population (1994)  
Analphabétisme : 48% des plus de 15 ans (1995)

Economie

PIB : 278,7 milliards $ (1995)  
PIB par habitant : 1290 $ (1994)  
Croissance économique annuelle : 6,2 % (1995)  
Dette extérieure totale : 99 milliards $ (1994)  
Taux d’inflation : 9,7% (1995)

Commerce

Importations : 34,39 milliards $ (1995)  
Exportations : 30,53 milliards $ (1995)

Histoire

Premiers sites découverts d’une civilisation urbaine dans la vallée de l’Indus, dans l’actuel Pakistan, en 2500 av. J.-C.

Expansion des Aryens au Nord de l’Inde au cours du premier millénaire av. J.-C., agriculteurs, structurés en tribus divisées en quatre castes souples selon leur métier.

Première unification impériale avec Ashoka, qui règne sur l’empire du Magadha, au IIIe siècle av. J.-C. Apogée de la culture tamoule.Échanges commerciaux avec l’empire romain. Premiers contacts avec le christianisme au Kerala (autrefois Malabar).

Deuxième grand empire au IVe siècle, avec les Gupta. Le sultanat de Delhi devient capitale en 1206, les musulmans envahissent le nord de l’Inde. L’empire mongol est fondé en 1526 par Akbar le Grand, il sera morcelé en petits royaumes au XVIIIe siècle.

Les Portugais créent une colonie commerciale à Goa en 1500. D’autres compagnies arrivent, pour des échanges commerciaux : les Hollandais, les Danois, les Français à Pondichéry, et les Anglais, qui font peu à peu de l’Inde leur empire depuis 1765, s’enrichissant au profit des paysans.

Des révoltes surviennent et sont sévèrement réprimées en 1857, 1885, 1905. Les Anglais s’imposent par la force et la terreur jusqu’en 1947, date de l’indépendance de l’Inde.

C’est la grande période du mahatma («Grande Âme») Gandhi. Mais hindous et musulmans s’entretuent au Nord quand ne peut être évitée la partition de cette région avec la fondation du Pakistan.

À l’Est, la région deviendra l’actuel Bangladesh. Nehru devient le premier Premier ministre de l’Inde libre, jusqu’en 1964, date à laquelle lui succède sa fille Indira Gandhi, assassinée par deux sikhs en 1984.

Rajiv Gandhi, fils d’Indira, reprend le flambeau jusqu’en 1991, année de son assassinat. Les conflits entre religions sont de plus en plus graves. La mosquée d’Ayodhya est détruite en 1992.

Drapeau et hymne nationaux

La signification des trois couleurs du drapeau national est la suivante :

l’orange représente l’hindouisme,

le vert l’islam,

le blanc les religions minoritaires,

la roue bleue au centre est le Chakra, symbole du progrès cosmique.

L’hymne national est religieux, il s’agit d’un poème de Rabindranath Tagore qui honore la victoire au maître des destinées de l’Inde; on le chante chaque matin à l’école, lors du lever des couleurs.

Géographie

Le Point-Cœur est installé à Madras, capitale du Tamil Nadu. 9 Millions d’habitants

Climat

Le climat est très chaud. Les températures sont de l’ordre de 40°C l’été (avril-mai-juin). La mousson, de octobre à décembre, n’est pas trop violente.

Langue

Si l’on ne compte que seize langues officielles, il en existe en fait deux cent vingt-cinq en Inde : langues indo-européennes au Nord, langues dravidiennes au Sud : Le tamoul (langue du Tamil Nadu) le Malayalam (langue du Kérala) etc. L’hindi est la langue officielle, parlée surtout au Nord ; l’ourdu est la langue des musulmans le telugu est aussi parlé par d’autres voisins… À l’école, presque tous les enfants apprennent l’anglais.

Nous avons décidé d’apprendre le tamoul. Il est demandé d’étudier le plus possible avant de partir, d’avoir bien assimilé au moins vingt leçons de la bonne méthode VANAKAM. C’est une langue DIFFICILE et il n’est pas aisé de trouver le temps d’étudier au Point-Cœur. Apprendre le Notre Père, le Je vous salue Marie et quelques chants simples.

La société indienne

Il s’agit d’une société patriarcale qui existe depuis le deuxième millénaire avant Jésus-Christ. La femme recevra un époux, à qui elle est donnée vierge; elle devra lui obéir et rester fidèle.

Elle devient un objet d’échange entre les lignages patrilinéaires : les hommes échangent leurs sœurs et leurs filles avec celles d’autres lignages. Les fils restent toute leur vie dans la maison de leur père où ils assurent la continuité de la famille, tandis que les filles sont données selon la volonté de leurs parents à des familles étrangères. Au moment de la puberté, la fille devient nubile, elle cesse de s’habiller en petite fille, on choisit déjà pour elle celui qui deviendra son mari.

Avoir un fils devient non seulement une obligation religieuse, car le fils aîné est seul habilité à accomplir les rites nécessaires au père défunt, mais c’est aussi la condition sine qua non de l’existence d’une famille en système patrilinéaire, tandis que les filles, destinées à être données ou échangées, sont beaucoup moins désirées, du fait aussi de la dot.Il existe beaucoup plus d’infanticides de filles que de garçons – selon les données statistiques de ces dernières années, on compterait 93 filles pour 100 garçons.

Le mariage et la famille

Le mariage n’est pas une quête du bonheur, mais un arrangement conclu entre les parents, qui ont le devoir de marier leurs enfants afin d’assurer la perpétuation de la famille.   
Encore aujourd’hui, les fiancés se voient souvent pour la première fois le jour de leur mariage. Le mariage traditionnel est aussi un acte religieux irrévocable : il lie les époux jusqu’au-delà de la mort, ce qui expliquait le suicide des veuves, brûlées sur le bûcher de leur mari (sati). Il y a aussi le mariage des hors caste devant un notable, et le « mariage d’amour », célébré également dans le temple, quand les jeunes se choisissent librement, rompant avec leurs familles et leurs castes. Cela devient plus fréquent dans les castes élevées.   
Le divorce légal existe, mais il reste difficile en raison de la dépendance économique de la femme. Pour échapper à son mari, elle revient chez ses parents.

Les dots sont versées par la famille de la fiancée à celle du fiancé. Surtout si l’on marie sa fille dans une caste supérieure à la sienne, pour lui assurer cette promotion sociale, il faut verser une dot très élevée.   
C’est un souci majeur dans toutes les familles du pays, bien que la dot soit légalement interdite. Il y a en outre les frais du mariage, somptueux : échanges de cadeaux, nombre des invités, décoration florale, présence de danseuses et de musiciens, richesse des vêtements. Même les pauvres s’endettent pour toute leur vie. Normalement, les veuves ne se remarient pas.

La grande famille indienne est très unie. Les liens les plus forts sont ceux de la mère avec son fils, puis du frère et de la sœur, plus que du couple. Les hommes mangent d’abord, servis par les femmes. Ils vivent à l’extérieur et participent à la vie publique. Les femmes sont dans leur maison. La solitude des vieillards n’existe pas. « Vos enfants ne sont pas vos enfants, ils sont les enfants de vos rêves » (Rabindranath Tagore). L’individu seul n’existe pas.Il existe par son attachement à une famille, à une caste, à une religion : à une communauté.

L’éducation

Avant cinq ans, l’enfant est un roi; de cinq à quinze ans, c’est un esclave; après quinze ans, c’est un ami. Le garçon doit observer avec une obéissance absolue les règles de la famille et de la société. Jusqu’à l’âge de quinze ans, sa liberté sera de plus en plus restreinte. Il sera soumis à une discipline de plus en plus sévère, que des sanctions physiques (la baguette par exemple) sauront au besoin lui imposer.   
La douceur apparente du caractère indien est faite de ce modelage impitoyable de la personnalité. Mais le fils le plus passivement soumis héritera inéluctablement de l’autorité du père, et le fils aîné conservera des prérogatives d’autorité sur ses jeunes frères qui lui doivent le respect (ainsi les plus jeunes frères ne parlent à leur frère aîné que debout, comme avec tout supérieur).

Les filles au contraire restent avec leur mère, chargée de leur transmettre les vertus féminines de soumission, de docilité, d’effacement jusqu’au sacrifice. Experte dans les tâches ménagères et vouée à la procréation des enfants. La sexualité est une simple fonction physiologique, comme la respiration, la digestion.   
L’amour physique tient une grande place dans l’Inde classique. Au VIIe siècle, l’institution brahmanique des devadasi existait déjà : ce sont des danseuses des temples qui offrent leur corps aux visiteurs pour les fêtes. Cette pratique se maintint dans le sud de l’Inde jusqu’au milieu du XXe siècle. À côté de cette « prostitution sacrée », il y a encore des danseuses-prostituées et des travestis qui font partie de la vie sociale à tous les niveaux.

Toute manifestation d’amitié, surtout à partir de quatorze ans, soulève beaucoup de réactions, parfois mal interprétées. Il convient de faire attention, garçons et filles.

Le système des castes

Le mot caste est d’origine portugaise. Le mot correspondant est jati (naissance). C’est par sa naissance que l’on appartient à une communauté. Les communautés (tribus et castes) sont intégrées dans un système social et économique hiérarchisé. On compte des milliers de castes et de sous-castes. Elles ont pour origine les classes sociales constituées au cours de l’Antiquité classique. L’organisation s’est durcie en castes au moment des varna (religion hindoue).

La structure des varna prend son origine dans le corps géant d’un être nommé Purusha, qui possédait les plus puissantes des essences, les mots du veda. Son corps servit de chair cosmogonique, et de ses membres sortirent les quatre castes, chacune jouissant d’une activité particulière et d’une ligne de conduite.

Les brahmanes, caste sacerdotale, naquirent de sa bouche; les kshatriya, caste des guerriers, de ses bras; les vaishya, caste des agriculteurs, de ses cuisses; les shudra, caste des serviteurs, de ses pieds, servant les autres castes en échange de leur protection.

Les parias (paraiyar), Intouchables, sont en dehors de la classification des varna (d’où hors castes), marginaux à cause de leur impureté dans la société hindoue, appelés par Gandhi, harijan (créatures de Dieu). Ils ont leurs propres puits, ne peuvent entrer dans des temples brahmaniques, ont les emplois les plus mal payés – par exemple les ouvriers manuels ou koulis (« porteurs »). Autrefois, il leur était interdit de porter des chaussures.

On doit prendre son conjoint dans un autre lignage, mais de la même caste. On peut accepter de la nourriture de la main d’une personne de même caste ou d’une caste supérieure, mais on la refuse de toute personne de caste inférieure, parce qu’elle est considérée comme impure. On est irrévocablement attaché à la caste dans laquelle on est né, sauf si l’on est exclu par manquement à ses règles, et dans ce cas on tombe dans la masse méprisée des hors caste.

Il existe un échange de services et de rétributions entre castes (jati) : cet échange (jajmani) lie héréditairement les familles et les castes. Ce système a assuré la protection sociale des individus. Mais c’est un cadre sclérosé qui enferme chaque individu dans un destin déterminé et qui limite les initiatives. C’est peu compatible avec une société moderne.

Le nom de la personne indique à quelle caste elle appartient, son prénom à quelle religion. Le nom du village d’où vient un homme, le nom de sa ville ou de sa localité en disent long sur lui.   
Des noms incroyablement élaborés comme Thirumalai Kunnavakam Annantampillai sont une mine d’informations sur la région d’un homme, son village, sa jati, sa parenté, le nom de son père et bien sûr sa propre identité. Pour réagir convenablement, il faut pouvoir situer l’autre; le comportement à adopter dépend en effet de la position respective dans la hiérarchie sociale de chaque interlocuteur. Une conduite inadéquate à l’égard d’un hôte est ressentie comme une insulte délibérée à l’égard de son groupe d’appartenance.

Les sikhs, les musulmans et les chrétiens n’appartiennent à aucune caste. Dans la constitution indienne, le système des castes n’existe pas, mais dans la pratique c’est totalement différent. Il y a des quotas pour les harijans non-chrétiens : des places leur sont réservées dans la fonction publique.

L’hindouisme

L’Inde est un État laïque. La religion dominante est l’hindouisme : 83 % de la population. Les musulmans sont 11 %. Les autres religions sont minoritaires. Chez les hindous, il n’y a pas de fête hebdomadaire. Chez les musulmans, on n’ouvre pas les boutiques et l’on ne va pas à l’école le vendredi. Selon l’État, le jour chômé est le dimanche.

On connaît très peu de chose sur la religion des Dravidiens : ils adoraient des représentations de la déesse mère et de plusieurs divinités animales. L’arrivée des Aryens (2000 ans av. J.-C.) marque les débuts de la tradition religieuse connue sous le nom d’hindouisme.   
Un « musée des religions », telle semble être la seule façon de le décrire. C’est la seule grande religion qui ne relève pas d’un fondateur spécifique, et la seule qui n’ait pas de livre sacré comme unique référence scripturaire.   
On peut considérer le Rig Veda comme sa Bible personnelle, ou attribuer cette valeur aux Upanishad ou à la Bhagavad Gita. Ou bien encore, on peut se passer de tous les textes sacrés et se proclamer néanmoins bon hindou. On peut adorer Vishnu, Shiva ou d’autres dieux et déesses, ou bien on peut ne pas adorer de divinité et méditer sur l’Esprit suprême qui demeure dans le cœur de chacun.

Certains hindous vont au temple pour prier, pour adorer ou chanter des chants dévotionnels. D’autres préfèrent les rites de sacrifice. D’autres se baignent dans les fleuves sacrés ou vont en pèlerinage. La même souplesse peut être observée dans les théories hindoues qui ont trait à la création ou à la nature de Dieu.

Il existe environ trois cents fêtes en Inde. Le calendrier hindou est lunaire, avec des mois de trente jours. Les fêtes et les cérémonies sont l’occasion de voir surgir des foires, des bazars, des spectacles de rue, des processions.  
Les Aryens apportèrent avec eux un langage nouveau, le sanskrit, qui leur permit d’exprimer des pensées sublimes en un style somptueusement imagé dans des hymnes et des prières magnifiques. La réunion des textes sacrés constitue les quatre Veda (de la racine sanskrite vid, savoir). Les hymnes védiques, composées entre 1600 et 1000 av. J.-C. s’adressaient à des dieux et déesses que l’on regardait comme les personnifications des forces élémentaires de la nature. On croit que ces hymnes ont été composées par des rishi (sages) qui ont reçu une inspiration divine. Ces hymnes portent le nom de Shruti (entendu), pour les distinguer des autres textes religieux ultérieurs, auxquels on se réfère en tant que Smriti (ce-que-la-mémoire-a-conservé). Les Veda sont considérées comme la source de l’hindouisme.

Bien que de nombreux dieux soient adorés, on les a toujours regardés comme les manifestations d’un seul et unique principe divin. Il y a une seule force dynamique animant l’univers entier. Cela conduit à la perception profonde d’une étroite parenté entre l’homme et la nature, qui a toujours caractérisé la vie indienne.   
Par leur singulier mélange de religion, de philosophie et de poésie, les Veda ont induit une idée typiquement indienne de la perfection : l’idée que l’homme de sagesse doit savoir mêler la clarté intellectuelle du philosophe, la foi du sage et le sens esthétique de l’artiste.  
Le but ultime est moksha, la libération du cycle de la vie humaine. Tant qu’on ne l’a pas atteint, on est tous soumis au processus des renaissances. Les conditions de vie de chaque naissance sont déterminées par les résultats des actions (karma) accomplies dans les existences antérieures. Il y a trois finalités immédiates et légitimes : kama, le plaisir; artha, la richesse, la renommée; et dharma, la vérité, la droiture. Les deux premières sont subordonnées à la troisième. Le rythme normal de la vie nous fait passer par quatre phases :

celle de l’étudiant, qui requiert discipline personnelle et abstinence ;

celle du maître de maison, quand kama et artha prennent tout leur sens ;

celle du détachement ou du progressif retrait des problèmes du monde ;

et enfin la phase du renoncement quand on s’adonne à une vie totalement spirituelle conduisant à moksha.

Le renforcement de l’autorité britannique en Inde à la fin du XVIIIe siècle a exposé l’Inde à de nouvelles influences venues de l’Ouest : le libéralisme et l’humanisme occidentaux, le christianisme, la pensée scientifique et la technologie. Dans cette situation nouvelle, l’Inde a montré une fois de plus sa capacité d’assimiler des éléments étrangers tout en conservant ses valeurs fondamentales.

Histoire de l’Église en Inde

C’est l’apôtre saint Thomas qui évangélise le Sud-Est de l’Inde, la côte Malabar, jusqu’à son martyre en 72 à Mylapore, selon les Actes de saint Thomas, apocryphe syriaque du IIe siècle, et selon les Traditions des chrétiens du Kerala.   
Cette Église se développe ensuite avec ses traditions et sa hiérarchie unie à Rome.En 345, quatre cents familles perses et un évêque arrivent : l’Eglise syro-malabar, catholique, naît.

Au XVIe siècle, saint François-Xavier et les Jésuites portugais missionnaires évangélisent et imposent le rite latin.Il y a des persécutions contre les chrétiens durant quelques années au milieu du XVIIIe siècle. En 1776, les Missions Étrangères de Paris débarquent dans le Sud et remplacent les Jésuites à la suite de la suppression de la Compagnie de Jésus.   
En 1844 commence la formation du clergé local diocésain, grâce aux MEP. En 1887 a lieu la séparation des hiérarchies catholiques : on distingue le clergé de rite latin et le clergé de rite syro-malabar. En 1923 est nommé le premier évêque latin indien.En 1930, une partie des jacobites (séparés de Rome en 1660) revient à l’Église catholique et constitue le rite syro-malankara.

En 1964, Paul VI se rend à Bombay pour le congrès eucharistique international. En février 1986, Jean-Paul II visite l’Inde.En 1988, tous les évêques sont indiens. Depuis 1988, l’épiscopat lutte pour que les Intouchables (Harijans : « fils de Dieu », ou Dalits) hindous qui se convertissent à la foi chrétienne gardent les mêmes avantages administratifs.   
Aujourd’hui, on voit des attaques croissantes contre les prêtres, les missionnaires, les chrétiens, surtout dans le Nord. La dernière visite ad limina des évêques indiens a eu lieu en 1995. En 1996, Jean-Paul II béatifie Alphonsa Mattathupadathu (1910-1946) et Cyriaque Élie Chavara (1805-1871), un prêtre carme syro-malabar fondateur d’une congrégation. La tombe de Devasahayam Pillai, un laïc catholique martyrisé en 1752, est un lieu de grand pèlerinage.Son procès de canonisation est ouvert.

Les 15 millions de catholiques – 1,5 % de la population, 60 % des catholiques sont des Dalits – sont répartis, surtout au Sud, sur 124 diocèses.  
Il y a 6900 paroisses, 15600 prêtres, 70000 religieuses, 11000 institutions de bienfaisance comme des hôpitaux, des léproseries, des hospices, des orphelinats, et 15000 institutions d’éducation – jardins d’enfants, écoles, universités, centres de formation professionnelle. Un vaste champ où les valeurs chrétiennes sont communiquées. L’Église indienne envoie de nombreux missionnaires, surtout en Afrique.

Les différents rites ne font pas toujours bon ménage. Il faut prier pour l’unité de l’Église en Inde. 68 % de vocations proviennent du Kerala et du Tamil Nadu. Il y a quelques évêques Dalits dans le Tamil Nadu et dans le Pradesh. Le Lourdes des Indes est à Velangani, au sud de Madras.C’est une Vierge miraculeuse du XVIe siècle, Notre-Dame de la Santé. Elle a sa basilique depuis 1689. Sa fête annuelle, le 8 septembre, est célébrée par tous dans toute l’Inde. De nombreuses guérisons sont obtenues, y compris chez des non-chrétiens.

Qui est swami Abhishiktananda ?

Henri Le Saux est né le 30 août 1910 en Ille-et-Vilaine. Il étudie au petit et au grand séminaire de Rennes, puis devient moine bénédictin à l’abbaye de Kergonan, et prêtre en 1935.   
Il est conquis par la tentative de l’abbé Jules Monchanin en Inde : « Une vie consacrée à la connaissance et au service de l’Inde, orientée par un unique désir, celui de l’incarnation du christianisme dans les modes de vie, de prière, de contemplation propres à la civilisation indienne. » Avec l’autorisation de son père abbé, il quitte la France pour s’installer en Inde le 15 août 1948 en rejoignant l’abbé Jules Monchanin.

Moine errant, il prend le nom hindou de swami (maître, sacré) Abhishiktananda (félicité de l’oint). Il partage son existence entre des séjours solitaires dans des grottes et la prédication de retraites à des religieuses. En 1962, il se fixe dans un petit ermitage non loin des sources du Gange.

À l’école des sages et des Ecritures de l’Inde, il approfondit progressivement son intériorité, se dépouille de tout ce qui l’encombre et arrive à l’unification de lui-même. À la fois moine chrétien et moine hindou, il reçoit des grâces d’illumination avant sa mort le 7 décembre 1973, près d’Indore où il est enterré. Certaines de ses lettres et des extraits de son Journal ont été publiés.

Quelques années après, le père Bede Griffith, bénédictin anglais, prend la relève et la direction de l’ashram de Shantivanam fondé par le père Le Saux. Il meurt en l993. Il existe une quarantaine d’ashrams en Inde, surtout dans le Sud.

La vie quotidienne

L’Inde est un pays rural à 79 %, ce qui signifie que 540 millions d’habitants vivent dans 550 000 villages de moins de 5000 habitants. Malgré des villes surpeuplées, c’est l’échec de l’urbanisation.  
La ville nouvelle a accueilli le déversement des émigrants ruraux pauvres qui s’installent dans les slums.   
Les autobus surchargés penchent du côté des portes – la porte de devant pour les femmes, celle de derrière pour les hommes, gare à ne pas se tromper! Les taxis sont vétustes, les rickshaws nombreux, les vaches errent dans les rues, dignes et respectées, on croise des vélos en nombre, les piétons sont partout…

Le combustible des pauvres est la bouse de vache séchée et les écorces de noix de coco.

Les gens ne s’invitent pas chez les uns et les autres, la maison est un espace réservé à la famille.On discute à l’extérieur, devant chez soi. On ne s’invite dans les maisons qu’à l’occasion des grandes fêtes.

Dans l’Inde ancienne, on s’habillait de vêtements drapés, sans coutures, pour souligner et embellir les formes du corps. Le sari en est le costume féminin le mieux conservé, porté par toutes les femmes, excepté les musulmanes et dans les tribus. Il est en coton ou en soie.   
Dans le Nord, l’influence musulmane a introduit le penjabi, comportant une longue tunique, la kamiz, et le pajama, pantalon ample resserré aux chevilles. Un châle en laine couvre les épaules. Les musulmanes, de noir vêtues, se couvrent le visage. Le costume masculin est plus moderne : le chomin, une pièce de coton blanc, ceint la taille et tombe jusqu’aux pieds – autrefois, un homme de caste inférieure devait se présenter avec le buste nu devant un supérieur. Les musulmans préfèrent un tissu à carreaux, le kaili.   
Actuellement, beaucoup portent la chemisette et la veste droite, et marchent nu-pieds. Le costume occidental est de plus en plus porté par les étudiants dans les universités.

Alimentation

« Les hindous ignorent ce charmant plaisir de manger avec des amis », à cause de la question de pureté rituelle.  
Les Brahmanes, supérieurs dans l’échelle des castes, peuvent donner de la nourriture à tous. C’est pourquoi ils exercent volontiers les métiers de cuisiniers et de restaurateurs.  
Quelqu’un d’impur qui regarde les plats les rend impurs. C’est pourquoi l’on mange souvent seul, caché des autres, parfois tourné vers le mur ! On mange avec la main droite, sur des feuilles de bananier que l’on jette après usage. Les hindous suivent des régimes alimentaires différents suivant leur caste. L’alimentation strictement végétarienne est celle des Brahmanes et des plus hautes castes : abstention de viande, de poisson, d’œufs fécondés, remplacés par du lait.  
La production de viande est rare, d’autant qu’il est interdit de manger vache et bœuf (excepté pour les hors caste) et que l’on dédaigne le porc. La base de l’alimentation est le riz.

Avec le blé, on fabrique des chapatti, galettes cuites sur des plaques de fer.On consomme les millets en bouillies ou en gâteaux par les pauvres. Oignons et ail, épices et gingembre, coriandre, poivre noir, cannelle, chili (qui vient du Mexique) et aromates, lentilles, pois, haricots ; fruits : mangues, bananes, noix de coco, etc. Le biriani, le kabab viennent de Perse. On sert souvent du lait caillé, on boit du thé ou du café. L’excitant le plus courant est le betel, une liane vivace : ses feuilles sont mêlées à la noix d’arec (qui donne la couleur rouge), et l’on mâche comme une chique, elle est vendue en petits sachets.

Des beignets de légumes frits sont l’accompagnement des sambhar et du riz. La noix de coco est abondamment utilisée, aussi bien dans la cuisson des nourritures que dans la confection des condiments que l’on pile. Faits de riz fermenté et de pâte de lentilles (dal), les dosa, les vada et idli sont de bons en-cas.

S’il n’y a plus de grandes famines en Inde, si la mortalité infantile a beaucoup baissée, il y a une sous-alimentation. Il y a encore beaucoup de tuberculose et de paludisme. La médecine traditionnelle indienne très courante utilise plantes et minéraux. L’astrologie joue un rôle important dans la vie quotidienne. Les astrologues forment une caste et sont consultés fréquemment – mariages, procès, économie… – : ils établissent l’horoscope de chacun selon l’heure précise de sa naissance.

Les formes d’expression culturelle

Presque chaque jour de l’année, il y a une fête quelque part en Inde. Phénomène inévitable si l’on songe aux milliers de divinités, de saints, de prophètes et de gurus.  
  
Il n’existe pas de clivage entre le spirituel et le temporel. La vitalité d’une foi religieuse profonde est rehaussée par la célébration exubérante de la vie. Le cortège coloré et bruyant se mêle au rite, le plaisir spontané à la vénération.   
Les fêtes deviennent des événements sociaux importants : ce sont des occasions où l’on se rencontre, où l’on échange des nouvelles, où l’on négocie des mariages, où l’on savoure des friandises traditionnelles.  
Dans notre quartier, nous participons à la fête du 8 septembre. Il y a le culte de Durga, déesse guerrière, et de Rama, une incarnation de Vishnu. En mars, c’est la fête de Holi en l’honneur de la déesse Lakshmi : grand ménage de printemps, décoration, on s’asperge de poudres (gulal) de couleurs ou on pulvérise de l’eau colorée. Il y a encore les anniversaires de Rama et Krishna, la fête de Shivaratri en l’honneur du dieu de la sagesse, Ganesh. Pongal et Sankranti marquent la fin de la mousson et le début de la moisson. On brûle tout ce qui est usé. Les animaux décorés sont promenés. Et encore la fête des cerfs-volants, Dipawali, Good friday… Chaque temple hindou a sa fête annuelle.   
Dans l’hindouisme, il n’y a pas de prière vocale dans les familles, mais une prière gestuelle : lampe à huile, bâtonnets d’encens, puja, offrande de fruits (prasad).

En Inde, la danse et la musique sont partout présentes, animant et enrichissant les fêtes et les cérémonies, réaffirmant la foi de tout un peuple dans son héritage. La tradition des arts du spectacle plonge ses racines dans les antiques textes fondateurs, les Veda, ou le rituel s’est manifesté à travers la musique, la danse et l’art dramatique.   
La religion, la philosophie et le mythe ne peuvent être séparés de leurs formes artistiques. La danse et la musique ont des liens indissolubles avec toutes sortes de cérémonies. Mariages, naissances, maturité des filles, inauguration d’une nouvelle maison ou d’une ville, accueil d’un hôte, processions religieuses, récoltes, tout est une occasion pour chanter et danser. Spontanéité, intuition créatrice et joie sont l’âme de la danse et de la musique, et la quête de tout artiste. « La clef de l’art, ce n’est pas seulement de faire appel à la sensibilité pour jouir d’un plaisir purement extérieur, c’est de recourir à l’âme de l’artiste et à celle du spectateur. »

L’artisan est toujours un artiste.

Le langage des couleurs. Chaque couleur possède sa tradition, son contenu affectif et sa propre signification : le rouge est la couleur du mariage et de l’amour; l’orange, la couleur de la terre et du yogi qui renonce aux biens de cette terre; le jaune, la couleur du printemps, des jeunes fleurs de manguier, des essaims d’abeilles, des vents du Sud et du chant passionné des oiseaux qui s’accouplent; le bleu, la couleur de l’indigo, est aussi celle de Krishna, le jeune berger divin.

Il existe toute une gamme de tissus : tissage, broderie, aplat, brocart, impression, peinture, teinture, lame.

L’Inde est un géant du cinéma. Confusion entre l’imaginaire et le réel, il propose une surréalité dans laquelle les spectateurs peuvent se reconnaître. Récits moralisateurs qui exaltent les vertus traditionnelles : la bonté, la fidélité à la famille, la chasteté. Intrigues et sous-intrigues, chansons et danses : les acteurs se contentent de mimer des chansons préenregistrées qu’interprètent des chanteurs de play-back professionnels des coulisses.   
L’Inde produit huit cents films chaque année, c’est le plus grand producteur mondial. Une Nouvelle Vague indienne cherche à changer le visage du cinéma indien.

Inculturation

Par le voisinage  
L’inculturation se fait d’abord et surtout grâce aux voisins, à la communauté de quartier, par l’amitié, par l’échange mutuel et le désir d’apprendre. De plus, la culture est différente d’un État de l’Inde à l’autre, d’une caste à l’autre, d’une famille à l’autre… Il est bon de prendre appui sur les chefs de la communauté locale.

Communiquer autrement   
Un Indien ne vous dira pas toujours directement ce qu’il pense, mais vous le fera comprendre d’une autre manière. Donc, il faut être à l’écoute pour capter le message. La parole n’est pas le principal moyen de communication, mais c’est le regard. Ici, l’intériorité ne s’exprime pas par des mots. Le non-dit a plus d’importance que ce qui est dit. Même quand il ne sait pas, il répond à votre question. Pour être plus sûr de l’information, demander à une personne compétente, ou/et à plusieurs personnes! Confirmer une invitation ou un rendez-vous le jour même ou la veille, pour être certain!